

VESNA CAKELJIĆ
Université de Belgrade
vesna@fon.bg.ac.rs

Les désorientés maaloufiens entre la terre natale et les terres d'exil

Abstract

Maalouf's Disoriented between the Homeland and the Land of Exile

“A stranger, always a stranger, unavoidably, in the land of my birth as well as in the land of exile”, said the protagonist of Amin Maalouf's latest novel *The Disoriented*, weaved around the recurring Maalouf's topics such as exile and identity. With an image of an ambassador of migrants, the author examines the relationship between those who left their country because of war, and those who stayed, loyal to their native land but faced with tough choices. This article first tackles the attitude of the French writer towards various notions of the exile concept, and then it sets out some paths of reflection concerning real or supposed affiliations of this novel's characters trapped between different realities of a multi-ethnic state in which various advocates of tribal views of identity confront each other. Are those who have lost their Orient really “disoriented”? What is the impact of the native affiliation on the identity construction? Who is more “Levantine” in *The Disoriented*: those who have stayed and replaced their cosmopolitan visions with a narrow affiliation or those who have left in order to live elsewhere taking with them the substratum of a plural identity open for the universal?

Key words: *The Disoriented*, Amin Maalouf, exile, identity, real or supposed affiliations.

Depuis son plus jeune âge, Amin Maalouf est convaincu d'être minoritaire. Cette prise de position précoce le place parmi les gens qui ont la capacité de contempler le monde d'un regard pluriel et impartial, issue de leur situation excentrée. Appartenant par sa naissance à une petite communauté chrétienne (melkite) du Liban majoritairement musulman, cet homme de la diversité de confluences, paré d'une image de « passeur de cultures », s'assume entièrement arabe et européen. Installé en France depuis déjà quatre décennies¹, il a consacré son dernier ouvrage à l'Histoire de son pays d'adoption racontée à travers l'histoire d'un fauteur de l'Académie française qui l'a accueilli en 2012 sous sa Coupole².

¹ Maalouf s'est exilé en 1976 à Paris ayant refusé dès le début de la guerre civile au Liban de prendre position dans les conflits entre les différentes factions.

² *Un fauteur sur la Seine*, Grasset, 2016.

« Incurablement étranger. Sur la terre natale comme plus tard sur les terres d'exil (D 34)³ », fait dire Maalouf au personnage principal de son dernier roman, *Les Désorientés*⁴, dont l'action se déroule l'an deux mille un, à la lisière de deux siècles et de deux millénaires, tissée autour des thèmes récurrents maaloufiens tels l'exil et l'identité. Dans cet ouvrage complexe, l'auteur interroge les rapports douloureux entre ceux qui ont quitté leur patrie du fait de la guerre et ceux qui sont restés, confrontés à des choix difficiles. Il scrute la fragilité identitaire des êtres frontaliers sur l'exemple des « dés-orientés », de ceux qui ont perdu leur Orient d'alors, terre de cohabitation multiethnique et de diversité culturelle.

Le roman relate les seize journées d'Adam, un universitaire installé à Paris depuis vingt-cinq ans, après son retour au pays de ses origines qui n'est jamais nommé, mais qui est facilement identifiable par une série d'indices topographiques et historiques. On est au cœur de la civilisation levantine où cet exilé revient à la demande de l'épouse de son ancien ami de jeunesse, Mourad, un notable avec qui il est brouillé depuis de longues années, et qui l'appelle à son chevet, à l'article de la mort, pour se réconcilier avec lui. Adam ne retrouve pas son ami vivant, mais il décide de rester au pays plus longtemps que prévu.

Afin de renouer avec son passé, il tente de réunir à nouveau, pour le quarantième de Mourad, ses amis de jeunesse, un cercle d'étudiants du fameux « club des Byzantins » qui étaient inséparables dans les années 1970 avant que la guerre civile ne les disperse : Tania, la veuve de Mourad, Sémiramis, la belle propriétaire d'un hôtel de montagne près de la capitale, Nidal, le chef d'un groupuscule islamiste dont le frère aîné, le poète Bilal, fut tué accidentellement sur une barricade, Albert, le futurologue qui s'est exilé aux États-Unis pour se consacrer aux recherches scientifiques et pour vivre en paix sa homosexualité, Naïm, le journaliste juif qui a fui avec sa famille au Brésil dès le début du conflit, Ramzi et Ramez, appelés « les associés » ou simplement « les deux Ramz », ingénieurs entrepreneurs qui ont fait fortune : le richissime Ramzi, qui continue à régner leur empire immobilier depuis son bureau à Djeddah, et Ramez, qui s'est retiré du monde deux ans avant l'arrivée d'Adam au pays, pour devenir moine.

Hébergé par Sémiramis dans sa sublime auberge qui est « hors de ce monde » (D 314) (un clin d'œil à la fameuse isolation de Maalouf quand il écrit un nouveau livre), Adam sera partagé entre les rencontres avec ceux qui sont restés et les échanges de mails avec ceux qui sont partis. En essayant de comprendre un passé lointain, il relit des lettres jaunies de ses amis et contemple les vieilles photos et coupures de presse, tout cela soigneusement conservé dans un vieux dossier qu'il avait pris avec lui, pour confier finalement à son carnet ses réminiscences et réflexions diverses.

Dans la création des personnages, l'auteur s'inspire très largement de sa propre jeunesse traversée avec un groupe d'amis qui croyaient en un monde meilleur : « J'ai puisé dans mes rêves, dans mes fantasmes, dans mes remords, autant que

³ Les citations du roman seront signalées par la lettre D suivie du numéro de la page concernée.

⁴ A. Maalouf, *Les Désorientés*, Paris 2012.

dans mes souvenirs », dit-il lors d'une intervention publique⁵. Le récit polyphonique, structuré comme une tresse temporelle, alterne plusieurs actes narratifs : la voix du narrateur premier extradiégétique et omniscient (supposons qu'il ait trouvé les carnets d'Adam après un grave accident de voiture qui avait plongé ce dernier dans le profond coma), ensuite, la voix d'Adam, narrateur autodiégétique (ses écrits sont présentés en italique), et les voix des épistoliers comme autant de narrateurs. Ce roman à forte dimension philosophique est moins axé sur l'événementiel, et se prête aux lectures différentes.

Ainsi, les entrées du journal intime d'Adam, qui s'avèrent les plus révélatrices du moi écrivant, offrent au lecteur une gamme de réflexions historiques, géopolitiques, sociologiques, idéologiques, scientifiques, et autres, cristallisant souvent par leur sagesse et densité en formules aphoristiques, comme celle-ci : « De la disparition du passé, on se console facilement ; c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas » (D 67) ou celle-là : « Mieux vaut se tromper dans l'espoir, qu'avoir raison dans le désespoir » (D 372). C'est au lecteur de choisir, en fonction de ses affinités, à quel trajet narratif il donnera la priorité. D'aucuns seront peut-être désemparés par la vision crépusculaire de nos civilisations sans boussole, qui traverse les écrits diaristes (vision élaborée par l'auteur en 2009 dans son essai *Le Dérèglement du monde*), d'autres seront sans doute amusés par nombre de situations paradoxales rapportées avec un brin d'humour. Mais ce qui parcourt toute la diégèse, ce sont les multiples sentiments de l'exil.

Demeurer libre de partir ailleurs

Quel que soit son exil, forcé, volontaire ou circonstanciel, l'exilé est un passeur par excellence entre plusieurs cultures. Tandis que l'exil choisi et plutôt agréable pour les uns, l'exil contraint et subi pourrait être difficile pour d'autres. « Dans ce salon, Hanum, nous sommes tous des exilés. Moi je me suis retrouvé en France, Naïm au Brésil, et Sémiramis a dû quitter l'Égypte avec ses parents quand elle avait un an à peine » (D 465), constate Adam, en s'adressant à une vieille dame irakienne, exilée au supposé Liban. Romancier des exilés, Maalouf est, paradoxalement, réticent à la représentation véhiculée par le concept de l'exil ; il lui semble trop réducteur car il implique que chaque personne soit obligée en quelque sorte de rester sur sa terre natale. Bien que les personnages principaux de ses romans soient tous des apôtres de l'exil (Léon l'Africain, Ossian, Tanios, Adam), lui-même ne se considère pas comme un exilé, mais plutôt comme citoyen d'un monde qui est à nous tous. « [J]e n'aime pas beaucoup la notion d'exil – dit-il dans un entretien –, car elle suppose qu'il y a un pays auquel on est tenu d'appartenir, et qu'on est nécessairement déraciné quand on est ailleurs. Non, l'homme a ses racines dans le ciel »⁶.

⁵ Les interviews Sauramps : Amin Maalouf, *Les Désorientés*, A. Maalouf le 13 novembre 2012 à la librairie Sauramps, <https://www.youtube.com/watch?v=nrS11dXRLDE> (date d'accès : 15 août 2017).

⁶ A. Sassine, *Entretien avec Amin Maalouf : l'homme a ses racines dans le ciel*, « Études francophones » 1999, no 14(2), p. 26.

De même, dans l'incipit de son ouvrage autofictionnel *Origines*⁷ Maalouf explique pourquoi il n'aime pas mot « racine », et encore moins son image : « Les racines s'enfouissent dans le sol, se contorsionnent dans la boue, s'épanouissent dans les ténèbres ; elles retiennent l'arbre captif dès la naissance, et le nourrissent au prix d'un chantage : “Tu te libères, tu meurs !” »⁸. Contrairement aux arbres, qui ne pourraient pas s'épanouir sans racines, les hommes n'en ont pas besoin : « Nous respirons la lumière, nous convoitons le ciel, et quand nous nous enfonçons dans la terre, c'est pour pourrir. La sève du sol natal ne remonte pas par nos pieds vers la tête, nos pieds ne servent qu'à marcher. Pour nous, seules importent les routes »⁹. La réticence de l'écrivain envers les notions de racine et d'exil est liée sans doute à la question de la liberté. Chaque être humain doit demeurer libre de partir ailleurs et de s'installer dans un endroit qui lui plaît. L'exil, par contre, inclut une tension entre le lieu de départ et le lieu d'arrivée, le pays d'origine et le pays d'accueil, tel que l'explique Ottmar Ette :

Maalouf oppose donc, opiniâtre, son partir à l'appropriation par la patrie. C'est donc l'ouverture du déplacement choisi et de la déterritorialité vers de nouvelles découvertes, de nouvelles relations et appartenances qui dynamise et ainsi subvertit le monde de représentation de l'exil. La métaphore topique du cours d'une vie est reliée à un savoir sur le vivre très spécifique, qui conçoit la vie comme issue du mouvement et la relie à une figure de mouvement ouverte, n'entrant pas dans la figure de cercle du retour¹⁰.

Le futur artisan des retrouvailles d'une bande d'anciens amis des *Désorientés* est un exilé par excellence. Ce professeur d'histoire travaille depuis quinze ans sur sa grosse biographie d'Attila, portant un regard autre, maaloufien, sur « l'une des figures historiques les plus méconnues » qui est pour lui « le grand-père de l'Europe moderne » (D 164). « Attila, c'est moi » (D 348), lance-t-il dans une conversation, en précisant : « C'est l'archétype de l'immigré. On lui aurait dit : “Tu es désormais un citoyen romain !”, il se serait enveloppé dans une toge, il se serait mis à parler le latin et serait devenu le bras armé de l'Empire. Mais on lui a dit : “Tu n'es qu'un barbare et un infidèle !”, et il n'a plus rêvé que de dévaster le pays » (D 348).

Justifier son exil

Adam est le seul personnage dont l'aspect physique nous n'est jamais révélé, et dont l'aspect moral paraît impeccable. Par son prénom œcuménique et hautement symbolique, celui du premier des humains mais aussi du premier exilé, et par son comportement tout au long de la diégèse, il est plutôt une métaphore de l'humanité entière qu'un personnage de chair et de sang. Il n'est confronté aux séquelles de son exil qu'en revenant vers son pays natal, qu'il avait quitté au début de la guerre, appelée par l'euphémisme « les événements ». Pacifiste et porteur des rêves les plus

⁷ A. Maalouf, *Origines*, Paris 2004.

⁸ Ibid., p. 9.

⁹ Ibid.

¹⁰ O. Ette, « *Ma patrie est caravane* », Amin Maalouf, *la question de l'exil et le savoir-vivre-ensemble des littératures sans résidence fixe*, « Romanische Studien » 2015, no 2, p. 397.

nobles, il refuse toute forme de violence : « Dès les premières tueries, je suis parti, je me suis sauvé ; j'ai gardé les mains propres. Mon lâche privilège de déserteur honnête » (D 21–22), avoue-t-il amèrement. En fait, c'est là un enjeu majeur du roman : partir et garder les mains propres ou rester et se salir les mains ? Car dans une guerre civile où il n'est pas toujours évident qui est agresseur et qui est agressé (sauf dans le discours moralisateur des médias qui fabriquent l'image des bons et des méchants), et où parfois il s'agit d'une *bellum omnium contra omnes*, ceux qui ont quitté leur pays pour sauver leur propre vie – souvent taxés de traîtres – ce sont paradoxalement les seuls qui ont gardé leurs mains propres.

Dans sa ville natale (la capitale qui n'est pas nommée non plus), Adam se sent comme un enfant abandonné : « Je suis venu à la rencontre d'un fantôme d'ami, et je suis déjà un fantôme moi-même » (D 23). Dès l'arrivée à l'aéroport du supposé Beyrouth, il s'adresse aux gens du pays en arabe, sans doute avec « un brin d'accent », mais le chauffeur de taxi lui répond en anglais. À chaque pas, il est renvoyé à sa condition d'étranger.

Moi, depuis l'âge de treize ans, je me suis toujours senti, partout, un invité. Souvent accueilli à bras ouverts, parfois tout juste toléré, mais nulle part habitant de plein droit. Constamment dissemblable, mal ajusté – mon nom, mon regard, mon allure, mon accent, mes appartenances réelles ou supposées. Incurablement étranger. Sur la terre natale comme plus tard sur les terres d'exil (D 34).

La veuve de Mourad, Tania, ne cesse pas de le culpabiliser, tantôt avec une fausse attitude amicale, en lui reprochant d'avoir oublié les mœurs : « Mon pauvre Adam, tu es vraiment devenu un émigré » (D 47), tantôt avec un « déchaînement d'agressivité », cette « identité meurtrière », en lui disant qui est le plus orgueilleux et le plus intolérant parce qu'il n'accepte pas son pays natal tel qu'il est : « Un ami te déçoit ? Il cesse d'être ton ami. Le pays te déçoit ? Il cesse d'être ton pays » (D 64). Et d'enchaîner : « Ce sera toujours un pays de factions, de désordre, de passe-droits, de népotisme, de corruption. Mais c'est aussi le pays de la douceur de vivre, de la chaleur humaine, de la générosité » (D 64).

Ces « quelques îlots de délicatesse levantine et de sereine tendresse » (D 12), qu'il redécouvre avec joie, rappellent Adam pourquoi il ne s'est jamais détaché de son pays ; toutefois, il sait bien pourquoi il s'en est éloigné. Pour un exilé, quitter son pays est dans l'ordre des choses, considère-t-il, si c'est imposé par les événements. Sinon, « il faut s'inventer un prétexte » ce qu'Adam essaie de faire. Pour justifier son exil, il oppose son cosmopolitisme au renfermement identitaire :

Je suis né sur une planète, pas dans un pays. Si, bien sûr, je suis né aussi dans un pays, dans une ville, dans une communauté, dans une famille, dans une maternité, dans un lit... Mais la seule chose importante, pour moi comme pour tous les humains, c'est d'être venu au monde. Au monde ! Naître, c'est venir au monde, pas dans tel ou tel pays, pas dans telle ou telle maison (D 59).

Or, le vrai déserteur n'est pas lui, pense Adam, mais son pays qui s'est éloigné plus loin que lui, tant il a changé : « Moi je ne suis allé nulle part, c'est le pays qui est parti » (D 65), le pays dans lequel l'homme n'est pas considéré comme un citoyen à part entière, où il doit subir l'oppression, la discrimination, les privations. « Mais lorsque, dans ton pays, tu ne peux ni travailler, ni te soigner, ni te loger,

ni t'instruire, ni voter librement, ni exprimer ton opinion, ni même circuler dans les rues à ta guise, que vaut l'adage de John F. Kennedy ?¹¹ Pas grand-chose! » (D 66). Dans ce cas-là, tu ne dois rien à ta patrie, croit Adam. « Ni attachement au sol, ni salut au drapeau » (D 66). Ni aucun sacrifice. « Le pays où tu peux vivre la tête haute, tu lui donnes tout ; celui où tu dois vivre la tête basse, tu ne lui donnes rien » (D 66), exprime son *credo* Adam. Cet intellectuel Parisien, qui est resté dans son for intérieur un vrai levantin, croit que son pays a perdu son identité, de même que la civilisation levantine autrefois connue par la coexistence harmonieuse des confessions diverses, et pour extrapoler, l'ensemble du monde arabe qui ne cesse de s'obscurcir : « On pourrait continuer à répéter sans arrêt : c'est la faute des autres, c'est la faute des autres. Mais il faudra bien que nous finissions par regarder en face nos propres manquements, nos propres travers, nos propres infirmités. Il faudra bien que nous finissions par regarder en face notre propre défaite, la gigantesque, la retentissante débâcle historique de la civilisation qui est la nôtre » (D 363).

Les appartenances réelles ou supposées

Néanmoins, une telle attitude est sévèrement critiquée par Mourad, « l'ami désadopté » d'Adam, profiteur de guerre et politicien corrompu « qui a eu sa part dans les revenus [des] multiples trafics : extorsion, pillage, drogue, blanchiment » (D 181). Adam refuse de se rendre à ses funérailles pour ne pas devoir saisir les mains sales de ses collaborateurs. Dans la construction identitaire de ce personnage dont le comportement est aux antipodes de celui d'Adam, prime le sentiment d'appartenance natale : « Mourad y avait toujours éprouvé une sorte de plénitude, celle des hommes qui savent qu'un pays est à eux » (D 34). Il ne peut pas admettre que quelqu'un puisse vivre loin de sa terre natale, à l'étranger, dans l'anonymat d'une métropole. Pour lui, le départ d'Adam n'était pas seulement « un abandon de la mère patrie », c'était « une insulte aux ancêtres, et en quelque sorte une mutilation de l'âme » (D 60). Ayant appris que ce dernier avait loué une maison dans les Alpes pour un mois de congé, Mourad lui en veut le taxant de traître et de renégat. C'est à travers son discours que l'auteur fait un clin d'œil à la prééminence historique de son Levant :

Notre montagne était déjà chantée dans la Bible quand vos Alpes n'étaient encore qu'un accident géologique, un vulgaire 'plissement'. Les Alpes ne sont entrées dans l'Histoire que lorsque notre ancêtre Hannibal les a franchies avec ses éléphants pour attaquer Rome. C'est d'ailleurs ce qu'il aurait dû faire, foncer directement sur la ville, et l'occuper avant qu'elle-même ne vienne nous occuper. Mais tout cela ne t'intéresse plus, je suppose, tu ne dois même plus savoir qui était Hannibal ! (D 62)

Tout en construisant des ponts entre les deux rives de la Méditerranée, à travers tous ses ouvrages, Maalouf « fait de l'Orient une contrée mythique, berceau de l'humanité », constate Sandrine Meslet, et de poursuivre : « Si cette place

¹¹ « Ne te demande pas ce que ton pays peut faire pour toi, demande-toi ce que tu peux faire pour ton pays ». Cette phrase est prononcée le 20 janvier 1961 à Washington lors du discours d'investiture de John Fitzgerald Kennedy à la présidence des États-Unis.

mythique conférée à l'Orient est indéniable, aucune concession n'est cependant visible quant à ses impasses et à ses échecs »¹². Une illustration de ces dérives qui bouchent l'horizon du Levant est l'enterrement de Mourad dans *Les Désorientés*. Cet épisode, digne d'Eschyle ou de Sophocle, révèle la force des haines communautaires et conflits claniques capables de transformer le temps de la mort, censé être un moment de paix et de recueillement, en moment d'horreur. Désireux de récupérer pendant la guerre sa maison familiale qui avait été spoliée par un clan voisin, Mourad (dont le nom en arabe veut dire : le désiré, le convoité) prend la décision fatale de recourir à l'aide du chef d'une milice et devient ainsi son obligé. Ce seigneur de guerre dénué de tout scrupule se sert de son protégé devenu ministre, et n'hésite pas un jour d'exécuter froidement le chef de ce clan voisin sous les yeux de ses proches. Lorsque le cortège funèbre de Mourad passe devant la maison du fusillé, une dizaine de femmes vêtues de noir arborent à leur cou une écharpe rouge, symbole de « vengeance de sang ». Maalouf veut stigmatiser ces mœurs inhumaines qui sont toujours pratiquées dans certaines contrées du bassin méditerranéen.

Par ailleurs, dans la construction du personnage de Mourad il y a un léger décalage entre le projet de l'auteur et sa réalisation. Effectivement, en dépit de ses méfaits, le ministre corrompu ne paraît pas odieux. D'autant plus qu'il a témoigné plusieurs fois d'une grande générosité envers ses amis. C'est sur la terrasse de sa grande maison que les « Byzantins » se retrouvaient régulièrement pour refaire le monde : « Vous êtes mes meilleurs amis. Cette maison est désormais la vôtre. Pour la vie » (D 34), leur avait-il dit un jour. « Cet instant de fraternité avait été le plus beau de ma vie » (D 34) avoue Adam dont nous suivons les confidences après son retour vers le pays natal.

La « mutilation de l'âme », évoquée par Mourad, est un sentiment bien connu à ceux qui ont été forcés de quitter un pays, une maison, un univers familial pour ne jamais plus y revenir, mais aussi aux gens de double patrie – l'une originaire et l'autre adoptée, s'entredéchirant toujours un peu. Il n'est donc pas surprenant qu'une âme tourmentée se sente un jour trahie : « C'est notre destin d'être trahis », observe Adam. « Par nos croyances, par nos amis, par notre corps, par la vie, par l'Histoire... » (D 434). Un degré effrayant du nihilisme, une souffrance christique. Quelle est la contribution des enjeux (conflits) géopolitiques à cette incroyable conspiration contre l'homme ordinaire, qui a le sentiment d'être trahi par tous et dans tous les domaines de la vie ?

Comment se fait-il que les jeunes hommes et femmes qui vivaient pleinement et sereinement leurs appartenances multiples d'une identité personnelle : voltairiens, camusiens, sartriens, nietzschéens ou surréalistes, qui appartenaient à toutes les confessions dans un pays multiethnique, se laissent un jour reconduire dans les enclos des tribus identitaires. « Nous étions l'ébauche de l'avenir, mais l'avenir sera resté à l'état d'ébauche » (D 36), dit Adam. Pourquoi certains sont-ils devenus les adeptes d'une vision tribale de l'identité dérivant en « identités

¹² S. Meslet, *Paradoxes de stabilité et de délitement dans l'œuvre romanesque d'Amin Maalouf* [dans :] *Amin Maalouf : Heurs et malheurs de la filiation*, éd. A. Soron, coll. « Présence de l'écrivain », Dax 2016, p. 95.

meurtrières » ? Que doit-il se passer pour que les appartenances réelles deviennent supposées, déterminées par un collectivisme à l'air du temps ?

Les désorientés maaloufiens sont chrétiens, musulmans ou juifs. Et presque tous orphelins qui ont perdu un parent en bas âge. À la fois, ils sont tous orphelins de leur pays, de leur Orient avec sa douceur de vivre. Ils n'ont pas de descendance, à quelques exceptions près. Si l'on privilégie une lecture symbolique de la grille de ces personnages et le schéma actantiel du roman, chacun d'eux représente une forme du comportement social. Nidal est un islamiste intelligent dont le discours religieux lors d'un déjeuner avec le laïc Adam sonne comme un mécanisme de lavage de cerveaux. Toutefois, en faisant l'effort de comprendre certains points de vues des jeunes tournés vers l'islamisme radical, le narrateur-auteur révèle le ressentiment des Arabes à l'égard d'un Occident arrogant et colonisateur, et offre encore une fois une double perspective du conflit israélo-palestinien au Proche-Orient et de ses origines. Sur ce dialogue entre deux hommes plane l'ombre d'une sentence maaloufienne du *Périple de Baldassare* : « Lorsque la foi devient haineuse, bénis soient ceux qui doutent ! »¹³. Le frère aîné de Nidal, Bilal, représente son contraire. C'est un athée idéaliste, passionné de littérature et de poètes maudits, qui rêvait d'un avenir clair de l'humanité. Tandis que Nidal est au diapason avec l'ambiance de radicalisation religieuse au Levant, qui nourrit les « identités meurtrières », Bilal représente un temps révolu, celui d'avant la guerre, ainsi qu'un devenir imaginé qui n'a pas été.

Les deux exilés vivant dans les Amériques, Albert aux États-Unis, Naïm au Brésil, mènent une vie tranquille. Albert est un pacifiste, chrétien, homosexuel, qui vit paisiblement (on le suppose) son identité aux États-Unis. Il travaille sur la prospective¹⁴ dans un *think-tank* de Pentagone, et ne peut pas voyager à l'étranger sans permission. Avant d'émigrer, écœuré par la violence et les pénuries de la guerre, il avait fait une tentative de suicide, paradoxalement avortée par un enlèvement tout à fait rocambolesque. En se rendant chez lui pour se donner la mort, il fut enlevé par la bande d'un garagiste qui voulait venger son fils enlevé avant (les enlèvements d'un quartier à l'autre étaient monnaie courante). Or, ses ravisseurs l'ont empêché de commettre l'irréparable. Après sa libération, il traitera ses geôliers comme parents adoptifs et gardera toujours contact avec eux. À travers ce personnage, l'auteur aborde également la question d'homosexualité, un sujet tabou dans des sociétés patriarcales, lié au problème des libertés individuelles. Par les propos du père de Naïm, un humaniste juif, l'auteur dénonce la violence des Juifs et l'antisémitisme des Arabes, et plaide pour la résolution du conflit en Palestine, qui engendre des crispations identitaires et empoisonne le Proche-Orient. « *Deus é Brasileiro !* », dit le protagoniste, content d'avoir amené sa famille au Brésil : « C'est ici la terre sainte, c'est ici la terre promise » (D 286). C'était éga-

¹³ A. Maalouf, *Le Périple de Baldassare*, Paris 2000, p. 77.

¹⁴ La démarche qui vise à élaborer des scénarios possibles et impossibles sur la base de l'analyse des données disponibles pour se préparer aujourd'hui à demain. Sa fonction est de synthétiser les risques et d'offrir des visions temporelles en tant qu'aide à la décision stratégique.

lement la terre d'exil et « la terre d'avenir » idéalisée par Stefan Zweig, le grand nostalgique du « monde d'hier »¹⁵.

Les « deux Ramz », amis inséparables, un musulman et l'autre chrétien, illustrent le sort de l'individu dans une vulgaire société mercantile. Ramez représente ces riches Arabes qui ont accepté l'asservissement aux monarchies pétrolières du Golfe et leurs partenaires occidentaux. Mais dans les milieux européens il est sous-estimé, en dépit de sa fortune. Le jour où il a compris que son entreprise avait réussi son pari et qu'elle gagnait beaucoup d'argent, il a eu le sentiment « d'avoir recouvré la moitié de [s]a dignité » (D 246). Pourtant, Ramez est partagé entre la joie d'avoir réussi dans sa profession et dans sa vie familiale, et la tristesse de voir son peuple « au fond de l'abîme ». Il se sent personnellement humilié par le regard plein de mépris qui le traite d'un barbare enrichi : « Même lorsque je porte le plus beau costume italien, je reste pour eux, moralement, un va-nu-pieds. Pourquoi ? Parce que j'appartiens à un peuple vaincu, à une civilisation vaincue. Je le sens beaucoup moins en Asie, en Afrique ou en Amérique latine, qui ont été elles aussi maltraitées par l'Histoire. Mais en Europe, je le sens » (D 247). Son partenaire Ramzi, qui s'est converti en frère Basile, mène une vie spirituelle dans un monastère de montagne qu'il a restauré. Par le développement de ce personnage Maalouf déplore l'extinction en marche des communautés chrétiennes d'Orient, et pose de nombreuses questions ontologiques et éthiques : « Le monde est plein de personnages pitoyables qui s'imaginent que Dieu peut être dupé, et qu'il leur suffit de ne pas tuer et de ne pas voler pour avoir les mains propres » (D 322).

La veuve vindicative Tania est une gardienne de la tradition, fidèle à son mari et à son pays tel qu'il est. Les propos prêtés à ce personnage pourraient traduire le sentiment de mauvaise conscience du protagoniste principal : « La question est de savoir ce que serait devenu ce pays si tout le monde était parti, comme toi. Nous aurions tous gardé les mains propres, mais à Paris, à Montréal, à Stockholm ou à San Francisco. Ceux qui sont restés se sont salés les mains pour vous préserver un pays, pour que vous puissiez y revenir un jour, ou tout au moins le visiter de temps à autre » (D 187). Tout l'opposé de Tania est Sémiramis, hôtelière qui vit dans une sorte d'isolation après les expériences terribles qu'elle avait vécues pendant la guerre. C'est une femme forte et douce, la seule qui est libre et indépendante. Maalouf nous rappelle dans les *Identités meurtrières* que « naître fille à Kaboul ou à Oslo n'a pas la même signification, on ne vit pas de la même manière sa féminité »¹⁶, donc, être femme dans un pays occidental n'est pas la même chose qu'être femme au Moyen-Orient. Toutefois, la belle Sémi est à pied d'égalité avec une intellectuelle Parisienne, Dolorès, la compagne d'Adam restée à Paris ; elle serait même plus moderne que cette dernière. C'est elle, l'Orientale, qui propose à une Occidentale, supposée ultra émancipée, un accord de prêt de mari, pour pouvoir être à l'aise dans sa liaison avec Adam. Une vraie libertine ? D'origine Égyptienne, elle règne dans sa Mésopotamie à elle en prônant la liberté individuelle, celle des cœurs mais aussi celle des corps.

¹⁵ Les ouvrages de Stefan Zweig, dont *Le Monde d'hier, souvenirs d'un Européen* (pub. posth. 1944) et *Le Brésil, terre d'avenir* (1re éd. 1941) ont beaucoup influencé l'écriture maaloufienne.

¹⁶ A. Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Paris 1998, p. 33.

* * *

Or, qui sont les vrais « désorientés » dans ce roman ? Ceux qui sont partis ailleurs ou ceux qui sont restés dans le pays ? Paradoxalement, ceux qui sont partis sont restés levantins en emportant avec eux le substrat d'une identité plurielle est ouverte vers l'universel, et ceux qui sont restés ont remplacé leur identité levantine, leur vision cosmopolite par des appartenances étroites. Mais dans une optique postcoloniale du monde, les uns et les autres ont perdu leurs repères, car ils ont tous perdu leur Orient. Adam, organisateur de leurs retrouvailles, reste à la fin de cette histoire, suite à un accident de voiture, dans un état végétatif, entre la vie et la mort. Il est « en sursis ». « Comme son pays, comme cette planète » (D 520).

Le déchirement des protagonistes maaloufiens, tant les émigrés que ceux qui ont souffert au pays, dessine une fêlure dans l'ontologie du monde arabe, où la religion occupe une place exagérée – ce que l'auteur dénonce souvent. Lui qui a grandi au sein de ce monde, et dont les ancêtres sont arabes, parle avec tristesse de « la désintégration politique et morale de plusieurs pays arabes et musulmans » et d'une « tragédie [...] si ample et si profonde qu'il faudra des décennies pour la surmonter »¹⁷. Il demeure persuadé que le monde arabe « aurait pu contribuer de manière significative à la civilisation contemporaine comme il l'a fait pendant des siècles. En partie par sa faute, en partie par la faute des autres, il n'a pas su emprunter cette voie. Au lieu de redevenir un pôle de progrès, il s'est retrouvé en proie à une régression sans précédent »¹⁸, dit Amin Maalouf, persuadé que sa génération ne verra pas le bout du tunnel.

Bibliographie

Ette O., « *Ma patrie est caravane* », Amin Maalouf, *la question de l'exil et le savoir-vivre-ensemble des littératures sans résidence fixe*, « Romanische Studien » 2015, n° 2, p. 397–433.

Maalouf A., *Les Désorientés*, Paris 2012.

Maalouf A., *Origines*, Paris 2004.

Maalouf A., *Le Périples de Baldassare*, Paris 2000.

Maalouf A., *Les Identités meurtrières*, Paris 1998.

Maalouf A., *Personne, dans ma génération, n'en verra le bout*, « Le Point » 2015, n° 2254, 19/11/2015.

Meslet S., *Paradoxes de stabilité et de délitement dans l'œuvre romanesque d'Amin Maalouf* [dans :] *Amin Maalouf : Heurs et malheurs de la filiation*, éd. A. Soron, coll. « Présence de l'écrivain », Dax 2016, p. 93–104.

Sassine A., *Entretien avec Amin Maalouf : l'homme a ses racines dans le ciel*, « Études francophones » 1999, n° 14(2), p. 25–36.

Les interviews Sauramps : Amin Maalouf, *Les Désorientés*, A. Maalouf le 13 novembre 2012 à la librairie Sauramps, <https://www.youtube.com/watch?v=nrS11dXRLDE>.

¹⁷ A. Maalouf, *Personne, dans ma génération, n'en verra le bout*, « Le Point » 2015, n° 2254, 19/11/2015, p. 84.

¹⁸ Ibid.